

Concours de nouvelles

Les Ripeurs Flingueurs



SOMMAIRE :

- 1^{er} prix : Le récit secret.....P2
- 2^{ème} prix : Errance sur le Calavon.....P6
- 3^{ème} prix : Un trésor de benne.....P8
- 4^{ème} prix : Ripeur sur la ville.....P13



L'info sur nos déchets

ÉDITO

En novembre 2014 à l'occasion de la semaine Européenne de la réduction des déchets le SIRTOM de la Région d'Apt organisait le concours « Les ripeurs flingueurs ».

La remise des prix du Concours de nouvelles « Les Ripeurs Flingueurs » s'est tenue lors de la dernière journée portes ouvertes du SIRTOM, en présence de M. Bouscarle, Président du SIRTOM et des élus membres du Bureau. Il aura fallu en amont à chaque membre du jury, composé de professionnels de la littérature, « plusieurs lectures successives, attentives, étonnées et dubitatives pour parvenir à un choix très difficile », le niveau général des œuvres étant d'excellente qualité. Le choix final a été fait « avec conscience et profond respect pour tous les participants qui ont un immense talent et devraient se servir de ce tremplin pour accéder à l'édition nationale ». Vous trouverez ci-après les quatre oeuvres gagnantes, bonne lecture à tous !

Lucien Aubert
Président par intérim du SIRTOM de La Région d'Apt

LE RECIT SECRET

Quand tombe la nuit précoce d'hiver, la déchetterie prend les atours d'un port. L'esplanade de recyclage est un quai où sont amarrés des containers rêvant de grand large et les conteneurs à verre sont des bouées flottant dans le brouillard. Au-delà, dans l'obscurité, c'est l'inconnu des continents imaginaires. Max soupire d'aise et se délecte de sa solitude. Le froid et la nuit découragent les recycleurs et l'autorisent à être seul sur le site. Oubliant le décor, son regard glisse sur le sombre goudron humide et zébré de lumière, quitte la petite fenêtre du bureau d'accueil pour revenir sur la phrase restée en suspens. Le héros dont il écrit les gestes est dans une impasse, son auteur aussi. Mais il refuse cette fois de laisser un nouveau roman inachevé agoniser sur l'étagère du garage. Il ira jusqu'au bout du récit, même si cette conviction l'avait déjà habité lors des dernières tentatives. Du coin de l'œil, il perçoit un mouvement sur l'écran qui transmet l'image des neuf caméras façon damier. Des phares. Quelqu'un arrive. Max s'étire, enregistre le texte qui n'a guère avancé et le ferme. Il se lève, enfle sa veste de travail «spéciale pluie et grand froid» et sort, alors que l'automobile se gare devant les containers. L'atmosphère chargée d'humidité obscurcit la nuit, mais Max reconnaît la berline noire aux vitres teintées. C'est celle de Monsieur X. Il le rencontre assez régulièrement mais ignore son nom. Souvent il l'aide à décharger ses rebuts et toujours Monsieur X le gratifie d'un billet qu'il a renoncé à refuser tant le vieil homme est insistant. Il sort de l'auto vêtu d'un ample et épais ciré noir qui lui fait des ailes, son visage est dissimulé dans l'ombre de la capuche.

- Bonsoir Monsieur

- Bonsoir Max, comment allez vous ?

- Bien. Je profite de ma solitude.

- Je vous envie... Et l'écriture ?

- Disons que votre venue tombe à point nommé.

Monsieur X éclate de rire. Un peu fort. Trop peut-être. Max, mal à l'aise, laisse trainer son regard et s'arrête sur l'arrière de la berline noire.

- Vous avez vu que vous n'avez pas de plaque ?

- Grands Dieux ! J'ai du la perdre. Merci Max. Tenez mon ami, fait Monsieur X en tendant un billet.

- Laissez-moi vous aider avant de me donner ça ! Non ?

- C'est inutile, prenez et entrez. Il va pleuvoir.

Et la pluie commence à tomber.

Saisit par la synchronicité, Max reste coi, dévisageant le tunnel obscur de la capuche. L'eau qui tombe dru commence à goutter des cheveux du jeune homme. Devant l'impassibilité de l'autre, il empoche le billet et tourne les talons.

Après avoir suspendu sa veste dégoulinante près de l'affichette «Je suis Charlie» que personne n'avait eu cœur de décrocher, il jette un œil à l'extérieur. Malgré la forte pluie, son hôte n'a pas bougé. Au pied de l'auto, tourné vers le bureau, immobile, la noire silhouette sans visage le regarde, ou attend puis lève un bras pour le saluer de la main. Par réflexe, Max lui répond. «Il attend tout simplement que je ne

prête plus attention à lui» se dit-il.

- «Ok mon bonhomme, je te lâche la grappe». Il s'assoit, réactive l'ordinateur portable et le fait pivoter sur le bureau de manière à tourner le dos à la fenêtre et à pouvoir regarder l'écran de contrôle posé sur l'étagère en face de lui. A l'aide de la souris, il sélectionne la caméra principale, celle qui surplombe l'esplanade, et zoome sur la silhouette de Mr X écrasée par la hauteur. Celui-ci ouvre son coffre.

-Alors mon coco, qu'est-ce que tu nous as apporté qui demande tant de discrétion ?

Mr X sort des gants épais et pendant qu'il les enfle Max zoome au maximum sur la bouche béante du coffre. Il n'y a visiblement pas d'éclairage intérieur, l'image est sombre. Des sacs ventrus, un amas de planches et un carton de petite taille. La masse noire du ciré vient obstruer l'image. Max jette un bref coup d'œil à la fenêtre. Mr X est penché dans l'auto.

Revenant à l'écran, il le voit se relever tenant le petit carton, puis tourner brusquement la tête vers lui pour rester ainsi immobile. Longtemps. Max déglutit et sent dans son dos, sur sa nuque, la démangeaison désagréable du regard de l'autre. Il se retient de se retourner et continue de taper une phrase imaginaire alors que son texte n'est même pas ouvert. L'instant s'étire et le pouls de Max accélère pour battre au rythme de la pluie battante. Mr X tourne enfin la tête, tel un prédateur épargnant sa proie, et se dirige vers le coin des appareils électroniques.

Max en profite pour changer d'angle de vue sur l'écran de contrôle. La qualité de la seconde caméra est moindre et la pluie cingle l'image de traits vifs et lumineux. Il retrouve le vieil homme approchant d'un pas calme, le petit carton comme seule tache claire dans la silhouette opaque. La pluie doit déjà en avoir détrem pé le contenu. Il entre enfin dans le box et vient poser sa charge sur la pile hétéroclite d'appareils défunts. L'homme sans visage regarde le contenu de la palette puis, semblant satisfait, y déverse le carton. Une dizaine, voir une quinzaine de smartphones dégringolent pour aller se ficher dans les interstices du fatras.

Comment pouvait-on avoir autant d'appareils ? De toute évidence un seul individu ne pouvait en posséder autant. Peut-être menait-il une croisade contre ces totems de l'incommunicabilité ?

L'homme récupère le carton ramolli par la pluie et le déchire sans mal tout en fixant directement la caméra. A travers l'objectif et les ondes radio captées par le récepteur, Max, face à l'écran de contrôle ressent le poids de ce regard sans visage. Il déglutit. C'est comme s'il palpait une aura malveillante.

Il se lève d'un bond, poussant un soupir de désespoir et enfonce de rage les poings dans les poches de son jean. Déambulant autour du bureau, il secoue la tête de déni et laisse échapper un petit rire incrédule... Il suffisait de la nuit, il suffisait de la solitude pour que son imagination en profite et prenne le contrôle de ses émotions et de ses sens. Là-haut s'échafaudaient souvent des théories fumeuses qu'il gobait trop facilement, jusqu'à la limite du raisonnable. C'est pourquoi il prenait des médocs deux fois par jour.

Sans réfléchir il se dirige vers le petit frigo, attrape la bouteille de whisky du chef, s'en sert une rasade, la boit, puis s'en sert une deuxième avant de ranger la bouteille. Le verre à la main il se dirige vers la fenêtre repérant Mr X qui revient du container des cartons. La pluie, saisie par les rais lumineux des spots, strie l'atmosphère comme une vieille pellicule.

Ironiquement, Max constate qu'aucune queue de diable ne dépasse du ciré. D'autant plus que le vieil homme ainsi attifé n'évoque pas Belzébuth, mais la Mort. « Je te voyais plus grande ! » Max éclate de rire et avale le reste d'alcool cul sec.

Jurant dans sa barbe, il prend une grande respiration et retourne s'asseoir. Par acquis de conscience, il lance l'enregistrement des images de surveillance et essaie de se concentrer sur son texte. La lampée d'alcool lui a fait l'effet d'une douche froide, mais il ne parvient pas à se concentrer son œil ne cessant d'épier l'écran de contrôle.

Mr X encombré par un sac poubelle généreusement rempli est devant le container des vêtements. Max relit à nouveau le dernier paragraphe mais les mots n'ont aucun sens. Son regard glisse sur eux comme sur un sillon vide. Il soupire et s'allume une cigarette. Une vague de pluie vient fouetter la fenêtre et le fait sursauter. Mr X est derrière la berline qu'il déleste d'un nouveau sac poubelle ventru. Du même pas calme, presque cérémonieux, il se dirige vers le stock des effets usagés.

Une phrase s'impose et Max la tape, la déroule, puis en écrit une seconde. Puis une autre. Il tire sur sa cigarette et jette un œil distrait à l'écran. Mr X est au sol sous la pluie, à genoux, il rassemble à terre les vêtements qui se sont échappés du sac éventré. «Merde !» Max se lève d'un bond, enfile sa veste, sa capuche, et sort.

- Restez où vous êtes !

L'ordre qui a tonné le cloue sur place. L'ordre et surtout la voix qui le lui a intimé. Une voix basse et tonitruante. Mr X, le visage dans l'obscurité, un genou à terre, est immobile, la paume gantée tendue vers lui comme le ferait un agent de la circulation. Max pris d'un étrange malaise, déglutit. Il souhaite ardemment retourner dans le bureau mais pour l'instant il est paralysé, suspendu à la main tendue, comme pris dans un sort. - Rentrez !

La voix le fait sursauter, elle ne ressemble en rien à celle de Mr X. Elle semble provenir d'obscurités profondes. Le vieil homme replie la main pour tracer de l'index tendu un cercle vers le sol et montrer le bureau : demi-tour ! Droite ! Et Max obéit, se retourne, franchit la porte et la referme derrière lui en mettant le loquet. Il est secoué de tremblements irrépessibles et sent une vague de panique arriver à grands pas. «Merde merde merde, je déconne complètement !» Il fonce vers son vestiaire et fouille fébrilement les poches de sa veste de jean, rassuré déjà parle doux entrechoquement des pilules dans leur tube.

Il en avale deux. C'est trop, mais il est décidé à freiner sa nervosité et chasser toute nouvelle incursion de son imagination. Il laisse choir sa veste au sol, il n'a plus le courage de s'asseoir devant la fenêtre et va se réfugier debout, dos au mur, dans l'angle mort. Maniant la souris sur sa cuisse, il choisit le plan général pour retrouver l'homme occupé à tasser le

sac de vêtement dans le container déjà bien rempli. Max arrête la diffusion en direct et rejoue ce que les caméras ont enregistré lors des minutes précédentes. Il cherche le moment où les vêtements se sont éparpillés, car l'ordre impératif a attisé sa curiosité.

A l'écran Mr X assure trop brusquement sa prise sur le sac, distendant le plastique qui rompt et répand son contenu. L'image filmée du haut du mât transforme les vêtements éparpillés en un nuage coloré flottant dans l'océan obscur de la déchetterie. Max zoome sur le sol et, au fur et à mesure, devine la forme des vêtements. Une culotte rose isolée est dépliée sur le noir goudron. Une culotte de femme, de jeune femme. Puis d'autres. Au moins cinq. Il survole les vêtements et devine une jupe courte, des shorts, des tee-shirts, des joggings, des tennis disséminées et quelques bonnets siglés.

Des vêtements que ne porterait jamais le vieil homme. Peut-être ses enfants ? Ou ses petits-enfants ? S'il en a. Dans ce cas, un grand père se chargerait-il lui même de jeter la culotte de sa fille ou de sa petite fille ? Max en doutait. Ces vêtements street-wear correspondraient-ils au profil de ses éventuels descendants ? Max en doutait encore.

Alors un lien fut évident : le profil des propriétaires de ces fringues correspondait parfaitement à celui des propriétaires des smartphones. Sous le coup de la révélation, Max se redresse, les paupières papillonnant et le regard perdu dans le champ des possibilités.

Sur le différé, Mr X un genou à terre tend la paume vers le bureau et lui intime l'ordre de rentrer. La main se baisse et dessine un petit cercle. Max laisse son dos aller taper contre le mur et se passe la main sur le visage plusieurs fois essayant d'en chasser le désarroi et jurant à voix basse.

- Ca déraile complètement. Putain. Ca déraile complètement !

Une déchetterie est le refuge de l'hétérocliticité de son environnement. C'est logique. C'est le lieu commun de fin de vie pour de multiples objets ou matières. Ici, il est question d'échouage, de destination finale. Ainsi, au cours des ans, Max s'est habitué à l'incongruité des arrivées, provenant souvent d'héritages familiaux ou de maisons abandonnées. Il avait cessé de s'étonner, comme il avait cessé de rêver qu'un jour il découvrirait un tableau de maître dans les rebuts. Cela faisait partie des histoires et légendes du recyclage.

Alors, pourquoi cet homme l'intriguait-il tant ?

A l'écran, sous la pluie battante, Mr X porte des petites planches vers la benne des bois traités. L'une d'elle lui échappe et rebondit sur le sol avant de glisser rapidement vers le bureau et sortir du champ. Tonk ! Dans son dos, Max a ressenti le choc du skate bord venant percuter le mur en fin de course. Mr X délesté se dirige lui aussi vers le bureau et sort du champ. Max pétrifié a soudainement envie de vomir. Il plaque sa main sur sa bouche, son visage dégouline de sueur. Des skateboards putain ! Il cesse de respirer et sent de l'autre côté de la paroi la main de Mr X, juste au centre de son dos. Il sent qu'il s'appuie pour pouvoir se pencher sur la planche à roulette. Puis il s'éloigne. Max le ressent plus qu'il ne le devine et le vérifie à l'écran où Mr X fait

son apparition, cheminant de son même pas calme, s'arrêtant à raisonnable distance de la benne pour pouvoir y lancer le skate. Puis, il fait volte-face pour revenir au coffre et porter une autre brassée de planches. L'estomac de Max se révolte et, la gorge nouée, il se rue sur la corbeille à papier pour se délester du sandwich au salami qu'il avait englouti augmenté des deux traits de whisky. Il reste ainsi, suffoquant au dessus de la corbeille, des gouttes de sueur quittant son front pour s'écraser sur les boulettes de papier souillées. Son esprit court après ses déductions comme les relisant à l'infini, les remettant en question.

Les quinze de Montreuil ! Quinze jeunes adultes et adolescents qui avaient entrepris d'effectuer le tour de France sur leurs planches. Leur but était de redorer l'image de leur génération en tissant des liens avec les locaux placés sur le chemin et au mieux, de tenter de se faire héberger. A quinze, c'était une gageure ! Leur périple avait été peu relaté dans les médias, jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans le département de Vaucluse, à quelques centaines de kilomètres de la déchetterie, il y avait un peu plus de 3 ans.

Les Quinze de Montreuil empruntaient généralement les routes secondaires. Un jour, ils sont sortis de la zone de couverture des ondes mobiles et ne sont jamais réapparus. Aucun des quinze téléphones n'a été réactivé ou détecté... Aucun des jeunes gens n'a été retrouvé. L'emballage médiatique international qui a suivi a charrié les pires déductions et suppositions. djihadisme, secte, enlèvement, psychopathe, disparitions volontaires, toutes les hypothèses ont été sérieusement évoquées sur les divers écrans de la planète, même celle des extraterrestres ! Puis l'intérêt est retombé laissant place à un nouveau scandale politico-financier. Régulièrement des battues de militaires et de bénévoles ratissent le nord du département en vain.

Cela paraît tellement évident que le chargement de Mr X leur appartient ! Trop ? Il soupèse encore la possibilité d'une coïncidence inouïe. Il y a un moyen de s'en assurer. Faible, mais il y a un moyen, une possibilité infime.

A l'écran, l'autre referme enfin son coffre. La pluie cesse. Il se retourne vers le bureau et fait au-revoir en direction de la fenêtre. Caché dans l'angle mort, Max fait un doigt d'honneur vers l'écran. Il part ! Il faut le retenir ! Max fonce sur le petit coffret des commandes et actionne la fermeture du grand portail coulissant à l'entrée du site. A l'écran les flashs intermittents d'un gyrophare signale l'exécution en cours. Au moins, ça pourra le retenir. Les feux rouges de la berline s'allument et la voiture démarre. Le portail sera fermé bien avant que l'auto ne l'atteigne. Le véhicule doit parcourir tout un grand cercle contournant les bennes et le bureau, avant de disparaître derrière une butte gazonnée vers la sortie. Ce sera pour Max le laps de temps nécessaire pour vérifier ses doutes. L'auto noire avance enfin et il constate sans plus d'étonnement qu'elle n'a pas de plaque à l'avant non plus. Quand elle disparaît enfin derrière la broyeuse des végétaux, Max se précipite dehors sans mettre sa veste et court, glissant sur le sol humide, vers le stock des appareils électroniques.

Derrière la butte, l'aura du gyrophare a disparu. Le portail est fermé. Mr X va bientôt s'y casser le nez.

Penché sur le box des électroniques, Max récupère les téléphones et entreprend de les allumer un à un. Une batterie peut-elle durer plus de trois ans ? Y a-t-il encore la carte sim à l'intérieur ?

Brian, Ethan, Sriman, les deux Léa, Nadia... Le torrent médiatique provoqué par la disparition des quinze jeunes gens avait tellement serinés leurs prénoms qu'il lui semblait possible de les réciter. Tous les quinze. En tout cas, si l'un d'entre eux apparaissait sur l'un de ces écrans, il le reconnaîtrait sans aucun doute.

Un coup de klaxon retentit du coin de la sortie, puis un autre, plus hargneux. «On arrive, on arrive...» pense Max en continuant d'essayer d'actionner chacun des appareils. Déjà six, sans succès. Si Mr X veut revenir, il devra maintenant le faire en marche arrière, car l'angle trop aigu formé par la voie d'entrée et celle de sortie empêche tout demi-tour. Sinon, il peut revenir à pied...

Sam, Fatou, Idriss, Alexandre et Manon, il les connaissait par cœur, la proximité du fait divers l'avait d'autant plus marqué. L'appareil suivant est habillé d'une coque «girly», fleurie, rose. Son pouce enclenche le poussoir.

- Max ! Que se passe t-il ?

Mr X est déjà là, dans son dos. Max se retourne, dissimulant le téléphone derrière lui et voit enfin son visage pour la première fois de la soirée. Tel qu'il le connaît. Débarrassé de son ciré il paraît plus petit, plus âgé, plus inoffensif. Son costume noir, probablement taillé sur mesure et sa chemise blanche jurent avec le décor. Il semble sorti d'un gala de bienfaisance, lui manque juste la coupe de champagne.

- La grille est fermée ! C'est automatique ?

Il sourit, et ses yeux brillent d'un excès de bonté.

Un bip retentit dans le dos de Max, les pupilles de Mr X quittent les yeux du jeune homme pour pointer vers la main qu'il camoufle avant de le fixer à nouveau.

- Vous faites les poubelles ?

Max sent son bras mû par sa propre volonté sortir de derrière son dos, comme se détend un membre trop ankylosé, et contourner sa hanche. Sa main monte doucement vers son visage. L'appareil est allumé ! C'est Bella !! La star des quinze. Il reconnaît la photo d'accueil, c'est le fameux selfie de Bella, celui qui a fait le tour du monde par les réseaux sociaux, souvent légendé «je suis Bella». La pose a été copiée par des milliers d'ados, mais peu ont réussi à égaler le charisme de l'original.

- Bon fait Mr X en se dirigeant vers le bureau, je vais l'ouvrir moi-même.

Max regarde encore l'écran et fixe le regard de Bella. Un voyant clignote en périphérie puis le rectangle s'éteint, pour rester sans vie. Alors Max ressent de la rage.

- Je sais ce que vous avez fait ! crie-t-il en direction du dos de Mr X.

Si celui-ci a marqué un infime temps d'arrêt, il reprend sa marche vers le local du même pas tranquille.

- Je sais à qui appartiennent ces objets !

Mr X pouffe, s'arrête et se retourne hilare.

- Ce Stephen King vous monte au ciboulot mon vieux ! Il secoue la tête incrédule. Il serait grand temps de passer aux classiques. Il faut nourrir vos ambitions littéraires.

Il arrive devant la porte, l'ouvre, entre et la referme. Désarmé, Max profère quelques onomatopées de protestation et se précipite vers le bureau. La porte est fermée de l'intérieur. (Putain !) A travers la fenêtre, il voit Mr X devant l'ordinateur de surveillance. Max devine aux fenêtres qui s'ouvrent qu'il est en train d'effacer toute trace de son passage.

- Ouvrez cette putain de porte !

Le vieil homme le regarde un instant, affable, puis contourne le bureau. Il se penche sur le portable de Max, lit les dernières lignes et tape l'amorce d'un nouveau paragraphe à la suite. Il semble s'amuser et inspecte les recoins de la pièce avant de claquer des doigts. Il a trouvé le boîtier et l'ouvre. Presque aussitôt, le jeune homme entend le portail en mouvement au-delà de la butte gazonnée. (Je dois l'empêcher de partir !) Max se saisit du balai posé près de la porte et en coince le manche dans la poignée. Satisfait de l'effet, il éclate de rire et crie en direction de la porte.

- On va sagement attendre ici tous les deux ! Toute la nuit s'il le faut !

La poignée mue de l'intérieur est secouée violemment sans parvenir à débloquent le balai. Max est pris d'un fou rire devant ce spectacle, il en pleure et se tient le ventre. Sa vision est imprimée de moult éclats colorés. Il rit sans maîtriser les éclats quand la fenêtre explose traversée par la chaise de bureau.

Son rire s'arrête net. La situation a basculé et Max commence à ressentir de la peur. La volonté sans faille de Mr X est assez paralysante. Il commence déjà à sortir une jambe par la fenêtre. Max piqué au vif, jure et part en courant vers la sortie. Il va voler la voiture, ou mieux les clefs et se cacher quelque-part dans un coin sombre. L'auto attend devant le portail ouvert, le moteur ronronne doucement. Max ouvre, se penche dans l'habitacle, éteint le moteur et récupère la clef. Il entend derrière lui les pas de Mr X, il se dégage de l'auto et, tendant le trousseau au dessus de sa tête, crie :

- Je m'en fous ! J'les balance !

Il laisse son bras prendre de l'élan, vise le buisson le plus gros, le plus obscur et se retrouve la joue plaquée au goudron, la clef toujours à la main, le souffle coupé, et le bras tordu dans le dos. La douleur lui élance l'épaule. Il voit les chaussures de Mr X qui approchent.

- Allez debout ! » fait une voix derrière lui. Tout en lui maintenant le bras, l'autre le tire et l'aide.

- Ca suffit je crois, Ethan.

(Ethan ?)

Mais l'autre renforce encore sa prise faisant à nouveau exploser la douleur dans son épaule. Max ouvre enfin la main et laisse échapper les clés que Mr X récupère.

- Ethan ! Lâchez-le !

L'autre le lâche et la douleur aiguë cesse pour se diffuser dans tout le bras qu'il déplie précautionneusement. Il se retourne pour reconnaître l'un des quinze.

- Ethan ? C'est toi ?

Il a un peu changé, son regard s'est assombri et son visage s'est affirmé. Il sourit et répond d'un mouvement de la tête.

- Et les autres ? Bella ? Fatou ? Manon ?

Haussement d'épaule.

- Tout le monde est en vie ? Les quinze ?

Haussement d'épaule.

- Mais, et vos familles ? Elles sont au courant ?

Négation de la tête.

- Mais ils sont morts d'inquiétude et désespérés par vos disparitions !

- C'est le prix à payer, fait enfin Ethan

- Le prix à payer pour quoi ?

- Pour une nouvelle vie.

- Etes-vous conscients du battage médiatique qui a eu lieu ?

Ethan éclate de rire.

- Oh oui ! Un bon gros buzz mondial. Comme on l'avait prévu.

- Quoi ? Tu veux dire que vous aviez prémédi...

Max ne parvient pas à le formuler tant cela lui paraît incroyable.

Ethan éclate à nouveau de rire. Il hausse les épaules, il a l'air en forme et enjoué.

- C'était le but et c'est notre moyen de subsistance.

Ethan laisse un temps pour permettre à Max de digérer ses dires.

- D'après toi, d'où proviennent donc tous ces clichés et archives vidéos sur nous, toutes ces images diffusées et rediffusées et achetées à prix d'or ?

- Mais c'est ... C'est amoral !

- Amoral ?

Ethan éclate à nouveau de rire.

- Qu'est-ce qui ne l'est pas aujourd'hui ! Mensonge, sensationnel et cupidité sont les vagues journalières qui submergent la planète. Pourquoi ne pourrions-nous pas surfer dessus ? Elles charrient immanquablement de substantiels ressacs à qui sait attendre.

- Vous êtes vraiment cyniques ! Où est l'espoir que devait donner votre marche ?

- Nous n'utilisons personne si ce n'est nous-mêmes, au service de nous-mêmes, et nous sommes tous consentants.

- Et vos familles ?

- Quoi nos familles ! Tu les connais nos familles ? Tu connais les valeurs qu'elles défendent ? Ma famille, je me la suis faite avec les autres.

A bout de protestation, Max se tait, abasourdi.

- Je n'ai jamais douté de vos capacités de déduction mon cher Max, précise Mr X le faisant sursauter.

Le jeune homme n'est pas certain de comprendre le sens de ces mots.

- N'importe qui d'un peu attentif aurait fait les mêmes conclusions que moi !

Les deux le scrutent, attendant que Max dévide complètement ses pensées.

- A trop y réfléchir, on dirait même que vous vouliez vous faire prendre.

Les deux sourient en grand.

- Vous vouliez vous faire prendre ?

- Notre action est en baisse, il faut bien relancer la machine ! fait Ethan. D'ailleurs, elle l'est déjà. Le fait d'avoir allumé le téléphone de Bella a sûrement déjà lancé un as de la triangulation à nos trouses.

- Vous voulez vous rendre ?

Les deux éclatent de rire.

- Nous rendre ? répète Ethan hilare, non juste relancer la machine à sous.

- Refaire le buzz... constate Max

- Refaire le buzz !

- Seulement, il y a un imprévu qui se déroule en ce

moment même mon Cher Max. Vous n'étiez pas censé voir Ethan, juste relancer l'enquête et faire parler des Quinze. Mais leur sort aurait du rester secret. Votre acharnement, tout à votre honneur, a fait de vous la pièce maîtresse de ce jeu.

Max regarde à nouveau Ethan qui lui sourit franchement.

- Nous sommes tous vivants et heureux Max. C'est notre choix.

- De disparaître ?

- Ou d'être, enfin.

Max réfléchit, regarde au loin la chaise de bureau couchée sur le goudron et les éclats de verre, regarde l'auto, Mr X, puis Ethan. Quelle incidence la vérité aurait-elle si ce n'est de diviser l'opinion ? Une opinion qui l'était déjà, divisée. Après tout, il ne se sentait aucun devoir envers ses contemporains et il enviait l'audace des quinze. Leur aventure tient de la bravoure et Max pense qu'il se serait facilement laissé convaincre de les suivre s'il avait été plus jeune et de Montreuil.

- Partez ! Filez d'ici. Je vous laisse deux heures avant d'alerter le chef et tout le tintouin. Cela m'amuse déjà de les regarder s'emballer.

- Tu vas ...

- Je vais parler d'un homme seul vêtu de noir comme la mort.

Ethan sourit soulagé et lui fait une accolade.

- Tchao Max et merci.

Monsieur X lui serre la main à son tour.

- C'est alors le temps des adieux mon cher Max. Je pense que c'est la dernière fois que nous nous voyons. Il est temps pour nous de changer de région. La notoriété va venir vous effleurer ! Vous allez devenir celui qui a retrouvé la trace des quinze ! Tachez de vous préparer à la vague !

- Je te suggère de piquer un ou deux skate-boards avant la bataille. Tu pourras en tirer un bon prix.

Ils montent, l'auto démarre, l'opaque vitre du chauffeur descend en silence découvrant le visage de Mr X.

- Une dernière chose Max : finissez votre récit !

Après un signe de la main, la vitre remonte rendant au véhicule son opacité totale. Les feux rouges s'éteignent et elle franchit le portail.

Longtemps après qu'elle ait disparu, Max se décide enfin à retourner vers le bureau. Il ressent un étrange pincement de joie lui chatouiller le ventre, il sourit même. L'extraordinaire vient de le sortir de la torpeur qui le plombe depuis plusieurs années. Il se sent vivant à nouveau.

Assis sur le quai, les pieds pendants dans la benne des bois traités, il repère un coin dégagé et y saute. En équilibre sur le tas, il récupère deux skates au hasard. Confectionnés et peints spécialement pour le fameux tour de France, chacun est unique et personnalisé. Il les glisse sous son bras et remonte par la petite échelle. Le poids du secret qu'il s'est décidé à garder lui donne paradoxalement des ailes.

Souriant, il franchit la flaque craquante des débris de verre et entre dans le bureau par la fenêtre. Il récupère un grand sac de sport, y glisse les planches et s'assied au bureau. A l'écran, l'amorce de paragraphe tapée par Mr X dit ceci : « Quand tombe la nuit précoce d'hiver,

la déchetterie prend les atours d'un port ». Max sourit, tire le clavier vers lui et écrit la phrase suivante, puis la suivante.

Dans son dos, par la fenêtre brisée, la nuit fait un cocon le séparant du monde. Il est seul, tout seul avec son secret.

Jean Pierre RAPION

ERRANCE SUR LE CALAVON

- Non, pas celui-là !

L'homme sursaute et se retourne.

- Ton sac, tu le mets pas dans le bac avec le couvercle jaune ; c'est celui pour les papiers ; les ordures, c'est le couvercle vert.

La petite fille à l'anorak rouge se retourna et partit en courant. L'homme resta figé quelques secondes, les bras encombrés par son gros sac poubelle et reparti, toujours avec son sac, vers sa voiture.

Quelques kilomètres plus loin, il stoppa sur le bas côté de la route, ouvrit son coffre et chargea le sac sur son épaule. A ce moment, un garçon en vélo s'arrêta à sa hauteur, en lui disant :

- Vous savez que c'est interdit de jeter des ordures n'importe où ? Vous ne pouvez pas faire ça en pleine nature, il faut les porter à la déchetterie ou bien les mettre dans les conteneurs adaptés. Nous avons fait une visite du Sirtom avec ma classe et on nous a bien dit que la collecte des déchets permettait de recycler les matériaux et donc de moins polluer. Sinon, quand on sera grands, il ne sera plus possible de vivre sur terre. Mais vous vous en moquez, vous, parce que vous serez mort ?

- Non, non, bafouilla l'homme, je ne savais pas. Mais tu as raison.

Il referma son coffre sur le sac, s'assit à son volant et mis sa tête entre les mains. Il eut presque un sanglot de découragement ou de lassitude, soupira et redémarra, sans but pour autant.

La veille, il avait eu une violente altercation avec José, son compagnon de cellule aux Baumettes pendant 2 ans. Dire qu'ils s'étaient soutenus jour après jour dans cet espace confiné et sinistre, qu'ils avaient échafaudé ensemble maints et maints projets de casses, de hold-ups, que leur belle amitié s'était ainsi terminée un soir d'hiver dans une petite maison abandonnée du Vaucluse, au bord du Calavon et qu'il avait été obligé de fuir avec pour tout viatique ce sac poubelle et son maudit contenu.

C'est vrai que la casse de la Caisse d'Épargne de Vitrolles n'avait pas rapporté autant qu'il l'avait pensé. Ce n'était pas de sa faute si les informations qu'il avait eues sur la livraison de billets par la Brinks n'étaient pas les bonnes. Il avait pourtant donné du sien, quand il avait abordé l'employée de la succursale bancaire, qu'il lui avait fait du gringue et que pendant trois semaines il avait dû subir sa mauvaise haleine et son hygiène douteuse, chaque fois qu'elle avait eu envie de lui ;

et Dieu sait si elle avait eu envie souvent... elle avait même pris un congé d'une semaine pour rester avec lui. Quel enfer quand il y repensait ! Plus jamais ça ! Cela faisait un joli petit tas de billets tout de même, mais José avait vu grand, pensant que ce coup lui permettrait de se retirer au soleil chez lui, en Corse. Qu'est-ce qui lui avait pris de monter sur ses grands chevaux et d'hurler qu'il avait été trompé, que tout l'argent n'était pas là, qu'on avait voulu le doubler, qu'on le prenait pour un con.

Il avait essayé de calmer José, de lui expliquer que c'était cette grosse sale d'employée de banque qui avait raconté des bobards, pour faire croire qu'elle avait de l'importance et du pouvoir dans l'agence.

C'était même elle qui lui avait proposé de faire ce casse, alors qu'il s'était présenté comme un simple et inoffensif VRP. Elle lui avait affirmé que le mardi, la Brinks livrait du lourd et qu'avec ça, ils allaient pouvoir filer le parfait amour sous les Tropiques, blindés jusqu'aux oreilles... Et maintenant, ces billets lui brûlaient les doigts. Il avait appris par La Provence que les numéros étaient enregistrés et que dès leur apparition les flics seraient au courant et remonteraient rapidement la piste. Il fallait qu'il s'en débarrasse rapidement avant de se faire alpaguer par la maréchaussée.

Bon, mais Sylvie - Sylvie c'était la banquière, enfin l'employée de la Caisse d'Épargne - elle l'avait bien eu. Après la semaine d'amour qui l'avait laissé sur les genoux et quand ils s'étaient mis à parler du casse, elle avait voulu rencontrer José et là, il avait senti que quelque chose ne tournait pas rond. Elle avait commencé à minauder avec José, à lui lancer des oeillades, à faire des mines, bref à faire sa mijaurée. Et quand le coup a été fait, elle l'avait traité de minable et lui avait envoyé à la figure qu'elle le laissait tomber pour se tirer avec José, qui lui était un homme, un vrai. Ledit José se gondolait dans son coin, très content de lui. C'est pas qu'il y tenait à Sylvie, si peu ragoutante qu'elle soit, mais tout de même, se faire cocufier comme ça d'un revers de sac à mains, c'était trop fort.

Alors, hier il avait vu rouge et les avait tués, brutalement et sauvagement, pour son honneur outragé, et depuis il se baladait avec son sac poubelle, dont il n'arrivait pas à se débarrasser. Et bientôt, il aurait la poullaille aux fesses.

En attendant, il ne fallait pas se laisser abattre. Il devait se requinquer, manger, dormir, bref, vivre. Il arrivait à l'entrée d'Apt et soudain vit la signalisation pour la déchetterie. Pourquoi pas, se dit-il, un sac parmi tant d'autres, ça ne se verra pas et puis une fois incinéré, plus de traces. Arrivé sur la plateforme de déchargement, il sortait son sac lorsque l'employé du Sirtom, le saluant courtoisement, lui demanda ce qu'il renfermait et s'il pouvait en regarder le contenu afin de lui indiquer dans quelle benne le jeter. Une fois de plus, il fut contraint de battre en retraite, bafouillant qu'il s'était trompé et qu'il devait revenir. L'employé lui fit remarquer que ça lui faisait un long trajet, sa voiture étant immatriculée dans le 13.

- Non, non, je viens juste de déménager, j'habite pas très loin... j'en ai pas pour longtemps.
Et le voilà reparti dans son errance avec son maudit

et encombrant bagage. Il se sentait une fois de plus humilié, se demandant pourquoi il n'arrivait jamais à se sentir intégré, en phase avec les autres, sans jamais avoir une conversation normale et détendue avec des copains de bistrot, son coiffeur, des collègues de travail. Ah, comme il aurait aimé bavarder un dimanche matin par dessus la haie de sa maison avec un voisin agréable après avoir tondu sa pelouse au soleil. Mais il n'avait pas de voisin, pas de pelouse et encore moins de maison... Son destin, c'était de tracer la route sans se retourner, de toujours aller vers l'horizon, de passer, de ne pas se lier. Son seul ami, c'était José et maintenant, après ce qu'il avait fait, il n'y avait plus d'ami, il était à nouveau irrémédiablement seul.

Il se sentait tellement abattu qu'il envisagea un moment d'aller se confesser à un prêtre. Il pensa aussitôt à sa mère, qui l'emmenait à l'église quand il était enfant et avec qui, au retour de la messe, il allait acheter des gâteaux. Le problème, c'est que maintenant avec toutes les nouveautés, il n'était plus sûr du tout que les curés confessent encore leurs ouailles. Il ne pourrait même pas trouver une oreille compatissante qui accepterait de l'entendre et ne le jugerait pas. Bon Dieu, il était si seul.

Il s'était éloigné d'Apt, roulait derrière Roussillon sur la petite route en direction de Goult, lorsque soudain, une auto stoppeuse se jeta littéralement sur sa voiture. Il ne put la contourner et fut obligé de stopper en catastrophe. Elle en profita pour contourner la voiture, ouvrir le coffre et y jeter son sac à dos, puis vint, dans le même mouvement s'asseoir à côté de lui. Elle avait à peine vingt ans, un sourire désarmant et des yeux bleus. Il n'osa pas protester, plutôt content du dérivatif qu'elle lui offrait. Il était même tout ému de voir tant de fraîcheur spontanée émanant d'une personne si éloignée de son monde. Jeune homme, c'était le genre de fille avec qui il aurait aimé sortir, mais il était tellement timide et peu sûr de lui, qu'il se sentait obligé de rouler des mécaniques avec des pouffasses sans grâce qui se donnaient des airs. Alors, qu'au fond, il aurait aimé compter fleurette à des filles délicates et impulsives, mais ça, il ne savait pas faire.

Elle planta son regard dans ses yeux et lui dit avec un accent indéfinissable :

- Vous allez où ?

Et sans lui laisser le temps de répondre :

- Moi, je vais à Gordes, je vais voir une amie qui passe un concours, un concours de chant, le... printemps de la voix, non..., les Saisons de la Voix. Si vous voulez, venez avec moi, vous pourrez écouter.

Il était là, assis dans sa voiture occupant toute la route, n'osant pas lui dire de sortir, ne voulant pas lui dire que Gordes, ce n'était pas sa route, que le chant, il n'y connaissait rien, qu'il voulait être seul et qu'il n'était qu'un assassin.

- Je vous assure, c'est très bien, ce sont de très bons chanteurs, presque des professionnels qui se présentent. Emmenez-moi, vous verrez, ça vous plaira, c'est tellement beau. Mon amie, quand elle chante, on dirait qu'on touche le ciel !

- Qu'on touche le ciel ?

- Oui, c'est mon soul...mon âme, j'ai l'impression qu'elle monte dans l'air ! Je suis sûre que vous aussi, elle montera, votre âme !

Il en eut presque les larmes aux yeux. Il venait de tuer deux personnes et quelqu'un lui parlait tout à trac de son âme !

- Mais qu'est ce que vous faites sur cette route, ce n'est pas vraiment la direction de Gordes ?

- C'est un vieux cochon qui m'a conduit jusqu'ici ; il m'adit qu'il connaissait un raccourci et il a commencé à me peloter quand on a été sur la petite route. Je lui ai donné un coup de poing et je suis sortie vite ; je crois que je lui ai cassé une dent.

- Bien fait, vous avez eu raison, il faut se méfier des per-vers !

- C'est quoi, père vert ?

- Des vicieux, vous comprenez vicieux ?

- Oh, vicious, I see ! Mais vous, vous êtes pas comme ça ? Je crois pas, vous avez l'air gentil.

Elle semblait si douce, si fragile et en même temps pleine d'énergie.

- Il y a longtemps que vous êtes en France ?

- Je viens de Liverpool, vous voyez où c'est ? Les Beatles, tout ça... C'est une ville pauvre, alors je suis venu chercher du travail en France et puis le soleil aussi. Là-bas, il pleut tout le temps. Alors, j'ai fait barmaid dans la région, mais c'est difficile, parce que les hommes tout de suite, on sait ce qu'ils veulent... Après, j'ai rencontré des amis qui m'ont aidée, qui m'ont protégée. Bon, il a fallu que je travaille pour eux, en échange que je fasse un peu la rue, comment vous dites ? Le trottoir, non ? Mais, ça va, je ne me plains pas...

A ce moment, la porte arrière s'ouvre et rentre Dominique, le frère aîné de José.

- Désolé, ça fait un moment que je te piste. Il a fallu que je ruse, avec la petite. Sinon, tu ne te serais pas arrêté. T'as mis où le sac de biftons ?

- Dans le coffre, indiqua l'homme avec un geste las du pouce.

- Allez, démarre, on va à Gordes, on a une deuxième caisse là-bas.

Arrivé au centre de Gordes, Dominique indiqua :

- Je descends de voiture, tu bouges pas, sinon, la petite elle te fume aussi sec.

Celle-ci sortit en effet de sa poche un très joli modèle, féminin, mais néanmoins efficace, de 6,35.

- Sorry, tu m'en veux pas, mais c'est mon homme qui commande, alors...C'est vrai ce que je t'ai dit pour le chant. Je crois que je vais pas pouvoir aller écouter ma copine. Dommage...

Dominique sortit, ouvrit le coffre et s'empara du sac, l'ouvrit et cria « Merde ! ».

A ce moment, on entendit le crissement des pneus sur l'asphalte, puis le bruit d'une détonation et on vit la

voiture dévaler la côte pour venir s'encaster dans la vitrine du marchand de journaux, sur laquelle s'étalait la Une de La Provence :

Holdup de Vitrolles

Les cadavres de deux des auteurs présumés du holdup de Vitrolles ont été retrouvés cette nuit, dans une maison abandonnée du Vaucluse, au bord du Calavon. Le sac de billets a été récupéré en aval dans la rivière. Les deux corps n'ont pas pu être identifiés. En effet, l'assassin, dont on pense qu'il s'agit d'un troisième complice, en a sauvagement sectionné la tête et les mains. Toutes les forces de police de la région sont mobilisées, mais à cette heure, le meurtrier court toujours...

Sur la place de Gordes, Dominique s'était retourné et s'approchait d'un conteneur à déchets.

- Non, pas celui-là ! Ton sac, tu le mets pas dans le bac avec le couvercle jaune ; c'est celui pour les papiers ; les ordures, c'est le couvercle vert, lui dit alors une petite fille avec un anorak rouge.

Yves LUGAZ

UN TRESOR DE BENNE

Quand les sabres sont rouillés et les bêches luisantes, les poubelles vides et les greniers pleins, les degrés des temples usés par la marche des fidèles ; quand les cours des tribunaux sont couvertes d'herbes, que les médecins vont à pied, les boulangers à cheval, et qu'il y a beaucoup d'enfants, c'est que l'empire est bien gouverné. Proverbe chinois.

« Et comment va la mamma ? », s'inquiète Gros Dédé. Avec Mat et Pipo, ils forment une petite famille qui se serre les coudes lorsque le mistral souffle mauvais sur leurs vies. « Elle ne se lève plus, Maika est à son chevet », a répondu sobrement le jeune ripeur, les yeux embués, en se hissant prestement sur le siège. La nuit est claire et la montagne allongée tout autour découpe son corps carbone sur un fond de ciel étoilé. A cet instant les trois hommes pourraient faire un vœu : ils ont eu la même pensée, ce sera une belle journée. Mémorable surtout, mais ça, ils ne le savent pas encore.

Il est un peu plus de 4 h et ils viennent de quitter le Centre de transit pour la tournée quotidienne. Un surlendemain de week-end, moins de six tonnes d'ordures les attendent sur le circuit, rural, toujours le même. C'est un peu avant le carrefour de la Charité et de la route de Gargas que tout a basculé. Un puissant 4x4 sorti des Micocouliers a pilé sous les phares. Tout s'est ensuite déroulé comme dans un film. Trois hommes masqués armés en ont jailli. Des furieux. L'un s'est jeté sur la portière du chauffeur. Gros Dédé s'est retrouvé nez à nez avec un calibre, un Arasaka jurerait ce familier du stand de tir du Bosque. « Arrête le moteur, donne la clé, descend ! », a hurlé une grosse voix au bout du canon sans recul. Les trois éboueurs ont été extraits de la cabine sans ménagement et poussés vers

un minibus noir aux vitres fumées. Le long de la benne, ils ont croisé trois hommes habillés tout comme eux d'une épaisse salopette et d'une longue veste, réfléchissantes. Cagoulés, la fenêtre pour les yeux à l'arrière de la tête, les trois employés du SIRTOM ont été entassés au fond du van. Alors que la portière roulait sur son rail Gros Dédé a entendu l'Iveco redémarrer, la boule au ventre. La bête est docile, elle n'a pas qu'un seul maître, songea-t-il tristement, tandis que le P-237 lui torturait maintenant les côtes.

Combien de temps le minibus a-t-il roulé ? Cinq, six minutes, dira Mat, quatre selon Pipo. Trop longtemps pour Gros Dédé qui sue déjà à grosses gouttes sous le passe-montagne. Le véhicule s'est engagé sur une allée gravillonnée, sans doute du côté des Lombards, calcule Mat mentalement. Elle est à peine carrossable car à l'arrière les ripeurs et le chauffeur glissent d'un bord sur l'autre. Puis il s'est immobilisé. Les preneurs d'otages ont sauté à terre. « *Ne remuez pas ! Pas de révolte inutile ! Et pas un mot !* », a lancé avec une pointe d'accent un homme au timbre rauque.

La suite de l'histoire c'est l'adjutant-chef Simoncini qui la racontera aux trois éboueurs quelques heures plus tard.

Au rond-point, la benne à ordures verte et blanche a d'abord pris la route des Sauvans.

Personne ne pouvait être surpris de l'y trouver: elle était sur son itinéraire habituel. A cette heure, il n'y avait pas âme qui vive pour remarquer qu'elle ignorait les conteneurs de part et d'autre de la côte et grimpaît sans s'essouffler. Les cépages de la cave de Sylla ont des reflets moirés sous la lune croissante. Au carrefour de la D2 Gordes/Saint-Saturnin, l'Iveco s'est engagé sur la route touristique de Carpentras. Curieuse balade pour de drôles de visiteurs qui ne pipent pas mot dans la cabine. Le camion a laissé Lioux, à droite, et Jocas, à gauche. Et plongé sur Murs.

Déjà la tour et les créneaux du château pointent à l'horizon sur l'adret des monts de Vaucluse. Le ciel s'est encore éclairci. La forêt où se mélangent sans logique apparente chênes truffiers, abricotiers et cerisiers, bien qu'un peu flétrie, n'a rien perdu de sa superbe en ce milieu d'hiver, elle ceinture l'éperon mursois d'une belle écharpe de mystère frissonnant.

Sur la voie qui mène à Gordes, au sud-ouest du village, la benne a été stoppée par une haute silhouette plantée au milieu de la route. Elle porte blouson et pantalon de cuir noir sous un casque à écouteurs et micro, noirs aussi; elle agite une torche puissante. Ils avaient rendez-vous. Les faux ripeurs ont sauté à terre et le chauffeur a commencé la manoeuvre pour engager le lourd véhicule en marche arrière sur un chemin pierreux en contrebas. Celui-ci mène à la combe. De toute sa très vieille histoire, qui remonte au crétacé, Véroncle n'avait jamais vu pareil équipage lui débouler dessus. La benne est guidée par deux hommes équipés du même costume d'éboueur et le Daft Punk en pointe ; elle descend lentement en silence, l'alarme sonore et visuelle a été désactivée. Celui qui dirige l'opération l'a fait bifurquer vers une sorte d'éboulis. Le chauffeur a dû contourner habilement un chêne plus cossu que les autres, toujours en marche arrière, mettre les

gaz pour atteindre une clairière et tutoyer les pierres sèches avec le lève-conteneurs, à mi-coteau. « Stop ! », a crié la torche. Les autres se sont précipités pour caler un bardage de gros bois entre la base du compacteur et l'éboulis.

A l'écart du village, la combe ne bruisse que du cliquetis des feuilles agitées par une légère brise. Dans ce paysage où les formes ne se laissent pas deviner, la benne à ordures est un intrus de taille. Autour d'elle, on s'affaire selon un protocole répété. La lune n'est pas assez puissante, d'autres projecteurs ont été mobilisés complétant les feux arrière. Le bardage est maintenant solidement fixé. La torche s'est élevée d'un coup sec. A ce signal le chauffeur a fait vrombir le moteur qui a mobilisé ses 310 cv dans un mix étouffant de gaz d'échappement et de poussière calcaire. Tout s'est ensuite passé très vite. Le bardage a comme soulevé ce qui n'était pas un éboulis mais une très vieille cabane de charbonnier comme on en trouve encore dans ce pays qui a longtemps vécu du charbon de bois. Les pierres ont roulé bruyamment au fond de la benne dont le compacteur a été actionné pour les accueillir toutes. C'est alors qu'au milieu de l'épais nuage est apparu une énorme marmite métallique. Elle était à l'évidence le but de toute cette entreprise. Le Graal car à sa vue le Daft a ôté son casque laissant apparaître un large sourire de contentement, et un crâne dégarni sur lequel il a remis en ordre les dernières mèches huilées par la transpiration.

Ses compagnons sont restés immobiles, regards braqués sur l'obscur objet qui ne s'est pas ouvert : le couvercle est scellé. L'homme à la torche, le casque à la main, s'est précipité, a fait dégager quelques pierres pour le caler au milieu du compacteur, l'a caressé du bout des doigts, puis ordre a été donné au chauffeur d'avancer après retrait du bardage. « Slowly ! » Sans effort apparent, la benne a quitté la combe multi-millénaires. Les deux passagers ont sauté sur les plateformes arrière et elle a repris la route traversant le village dont la quiétude n'a pas été troublée par sa collecte inédite. Au carrefour du col de Murs un 4x4 s'est positionné en éclaireur.

Gros Dédé étouffe sous la cagoule. « Assez ! De l'air ! » Le gardien lui a envoyé un coup de crosse sur l'épaule mais le chauffeur a crié plus fort obligeant le geôlier à relever un peu de la grosse laine pour lui dégager bouche et nez. Gros Dédé, Mat et Pipo sont restés ficelés, dans l'obscurité, sans pouvoir bouger une phalange, pas loin d'une heure. Une éternité pour Pipo dont le cerveau est en fusion à force de visionner encore et encore l'incroyable scène qu'il vient de vivre. On n'est pas à Marseille. Nous ne sommes pas des transporteurs de fonds. Que veulent ces hommes ? Où sont-ils allés ? Le ripeur s'occupe l'esprit à chercher des indices pour répondre à ces questions. L'ordre à l'accent l'obsède. Il y avait de l'étranger dans le : « Ne remuez pas ! Pas de révolte inutile ! » Pas anglais, plutôt irlandais car il roule les mots comme dans le Gaeltacht, ce bout d'Eire où l'on parle le gaélique. Pipo a découvert cette vieille langue lors d'une semaine de vacances à Galway. Fou de Gilbert Bécaud, il voulait fouler le décor de l'Opéra d'Aran. Après quelques mois d'efforts soutenus il avait enfin convaincu Maika de

prendre à Marignane un vol low cost pour Dublin. Le cri de désespoir de Mickey : « Aran doit le savoir / Il faut qu'on vienne voir / Celui qui a triché !... », hante ses jours et ses nuits. Pipo a d'ailleurs ouvert un blog où il a collé en vis-à-vis du livret ses photos de vacances pour illustrer les deux actes et sept tableaux de cette oeuvre majeure injustement méprisée par la critique et qui donne envie de chanter à ceux qui ne savent pas chanter. Les soirs de blues, il est « Angelo des îles de nulle part, balayé comme poisson mort, que la mer et le sort ont vomi sur l'île d'Aran », ce qui agace Maika. En dépit de son amour pour son ripeur la jeune enseignante n'a jamais pu s'imaginer en Maureen explorée.

Mat n'a pas l'imagination féconde de Pipo. L'émotion a été si forte qu'il s'est tout bonnement endormi. Gros Dédé, lui, ne pense qu'à sa benne et aux gros dégâts qu'elle pourrait causer entre des mains mal intentionnées. Il en est un autre qui se fait un souci grave pour l'engin et son équipe, c'est Barsi, le contremaître. Ce matin, il doit contrôler son travail, à l'improviste comme il le fait une fois par mois. Les éboueurs du SIRTOM ne sont pas livrés à eux-mêmes, la maîtrise est sur leur dos avec mission de garantir propreté, rapidité, efficacité. Barsi a vite compris que quelque chose ne tournait pas rond. Il a pris son taf à 4h30 et suivi à bord de sa camionnette l'itinéraire de la 16. Stupeur : pas un conteneur n'a été vidé, ni sur la Charité, ni sur la route de Gargas. Quelle embrouille ! Le contremaître a décidé de rentrer au Centre. Il y a vérifié le planning, appelé les portables de Gros Dédé, Mat et Pipo, réveillé les compagnes des deux derniers. Echec sur toute la ligne: la 16 a disparu, son équipe avec elle! Après avoir temporisé, Barsi a fini par sortir le directeur de son sommeil ; il l'attend d'un visage pourpre que n'affadissent pas les ampoules white warm des bureaux.

Redescendant de Murs, le 4x4 et la benne ont tourné à gauche vers la Tuilière, puis à droite aux Cordiers sur le chemin des carrières. Le boisement de pins est dense et celles-ci ne se laissent pas facilement découvrir. Aux Devens longs, les véhicules se sont engagés sur une voie bien balisée. Trois virages et ils se sont immobilisés au milieu d'une clairière jaunâtre éclairée par le seul spot lunaire. Elle est dominée par une falaise semi-circulaire à étages. Etrange paysage que celui du dernier site d'extraction d'ocres encore en activité. La roche ferrique a fait la fortune de la région durant plus d'un siècle. Les touristes adorent ce que le génie de l'homme y a façonné, attirés par les brochures qui le présentent comme un Colorado en réduction. L'industrie mise à mal par la chimie n'occupe plus qu'une seule personne dans les carrières, qui prend son service à 7 h. Au signal de l'homme en noir, le chauffeur a actionné la benne produisant un fracas qui n'a dérangé que les Dugas nichés dans les hauts pins.

Les pierres ont roulé au sol et la marmite s'est présentée au sommet du tas, intacte, couchée sur le côté, plus blanchâtre que noire. Une pelle mécanique s'est avancée dans le grincement de ses chenilles. D'un seul mouvement, elle s'est emparée du précieux colis qu'elle a, au terme d'un lent trois quarts de cercle, déposé au fond d'un container CMA-CGM à l'arrière d'un semi. Un des ripeurs a sauté à bord pour l'arrimer aux parois puis la pelle a enfoui dans la chambre cloison

née au plancher bambou plusieurs palettes de cartons. Sitôt les portes refermées, le semi a fait mouvement. Derrière lui s'est organisé un curieux ballet. Si l'employé des Ogres de France avait pris son service en avance il aurait vu trois hommes se dépenailler, jeter dans la benne leurs tenues d'éboueurs, avec les bottes, tandis que le chef de l'expédition aspergeait le véhicule d'essence. Trois minutes plus tard la machine était en flammes. Tous les acteurs de la scène, rhabillés en civil, s'étaient installés dans le 4x4 qui déguerpissait dans un nuage de poussière.

Au PC du SIRTOM, Barsi et le directeur qui vient de monter l'escalier, le jean et la chemise mal boutonnés, n'ont pas tergiversé: « Il faut prévenir les gendarmes. » Dix minutes plus tard, l'adjudant-chef Simoncini a débarqué avec deux de ses hommes. « L'une de nos bennes et ses trois équipiers ont disparu », avait annoncé le directeur au téléphone.

Simoncini, qui n'est pas un pandore de l'année, n'a pas avoué qu'il n'avait jamais été confronté à pareil événement tant ce qu'on venait de lui annoncer le stupéfiait. Deux fois il a demandé à Barsi de faire le récit de sa prise de service, « sans omettre le moindre détail », a-t-il insisté. Devant l'épaisseur du mystère, l'adjudant-chef a fini par ordonner à l'un des gendarmes : « Alertez les Recherches. Envoyez par Rubis un SMS départ de patrouille à tous. On cherche la benne à ordures n° 16 du SIRTOM immatriculée AD-676-TE. Plan rouge. » Puis il s'est fait communiquer des photos des trois hommes, leurs pedigrees, a demandé que leurs compagnes apportent des effets leur appartenant, pour le maître-chien. A ce moment l'inquiétude a atteint le palier de l'angoisse, d'autant que les appels répétés sur les portables tombaient toujours sur les messageries. Dans les minutes qui ont suivi cinq véhicules de gendarmerie pénétraient dans l'enceinte du SIRTOM. « Faut-il mettre en place des barrages, chef ? », a questionné l'un des arrivants. « Pour Apt, c'est trop tard, ils ont deux heures d'avance sur nous. Au-delà, je n'en vois pas l'utilité. Ce véhicule n'est pas fait pour les grandes distances. Il est dans le coin. Attendons les chiens. »

Gros Dédé s'était endormi à son tour quand le van a démarré. Pipo se doutait qu'on allait bouger, il avait entendu le murmure d'une voix sans doute occupée au téléphone. Une marche arrière brutale et le véhicule est reparti dans le sens de la marche. Il a tourné viré sur d'étroits chemins, les otages ont entendu les graviers crisser sous les roues. Au sortir d'une série de trois virages le van a paru faire un demi-tour puis il s'est immobilisé. Moteur en marche, la porte a glissé et les éboueurs, les vrais, ont été poussés sans ménagement vers la sortie. Le pilote leur a délié les mains et les bras, a réclamé les portables qu'il a enfouis dans ses poches, puis il est remonté dans le van, qui a décampé. « Rien de cassé ? », a demandé Gros Dédé en se défaisant du reste de ses attaches. « Je ne sens plus mes jambes », a gémi Pipo tandis que Mat se relevait en titubant. Dans Apt, le 4x4 s'est d'abord dirigé vers l'avenue Victor-Hugo, il a enfilé les quais de la Liberté et du Général-Leclerc pour s'arrêter à hauteur du restaurant Argentin. Les deux passagers ont quitté le véhicule sans avoir échangé un seul mot. La ville est encore en

dormie, personne ne les aura vus se disperser dans des directions différentes. Au rondpoint du Calavon et du cours Lauze-de-Perret, le conducteur a fait demi-tour pour prendre la sortie par l'avenue de Lançon. Passant devant le SIRTOM, au 2e rond-point, il a vu les gyrophares de la gendarmerie clignoter dans la nuit encore épaisse. Un petit rictus a traversé sa joue droite trahissant une émotion. Le semi-remorque tirant son conteneur a été rejoint après Lumières. Bradaigh a allumé le lecteur de CD. « E l'anima se ne va verso l'eternita », Et l'âme s'en va vers l'éternité. La voix puissante d'Andrea Bocelli a envahi l'habitable de Rapsodia. Il s'est calé sur son siège, a réglé son allure sur celle du poids-lourd, puis d'une seule main, sans quitter la route des yeux, il a placidement fait sauter l'opercule d'une canette de Monster.

Pipo aurait voulu appeler Maika mais il était avec ses compagnons d'infortune perdu au milieu de nulle part. Pas un mas à l'horizon de ce que la lune éclaire, seulement de la garrigue et des cailloux. Gros Dédé n'a pas eu cette tentation, il y a belle lurette qu'il n'a plus personne à prévenir de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Mat était, lui, déjà occupé à tenter de rejoindre la civilisation. Il connaissait le coin pour y être venu cueillir des champignons. A la saison, il achète une carte pour le droit de chercher les grisets, que sa femme cuisine avec du lapin au pèbre d'ail. « On doit être en limite du plateau d'Albion, Sault n'est pas très loin. » Se fiant au sens de l'orientation de leur collègue, Gros Dédé et Mat ont mis leurs pas dans les siens et l'ont suivi sur un chemin tortueux, ancien et raviné. Après une bonne demi-heure de marche ils ont atteint une route que Mat a identifiée comme celle menant de Sault à Saint-Saturnin-les-Apt. Il avait donc vu juste. Ils seraient bien restés à attendre qu'un véhicule passe mais, dès qu'ils s'arrêtaient, le froid transperçait vestes et pantalons. D'un commun accord, ils ont marché dans le sens de la pente, ce qui, selon les calculs du ramasseur de champignons devait les mettre en direction de Saint-Saturnin.

L'adjudant-chef Simoncini a étalé une carte d'état-major sur la table de réunion du SIRTOM. « Si l'on a volé une benne à ordures c'est pour sa puissance. » Il s'est persuadé que l'engin devait servir à défoncer et emporter des distributeurs automatiques de billets. Ils viennent d'être rechargés après le week-end. Simoncini a fait venir, via le système d'information et de communication de la gendarmerie dont il est devenu un expert depuis ses deux ans de stage à Rosny-sous-Bois, la liste des DAB du territoire. Ils ont été pointés en rouge sur la carte. Puis il a tracé toujours en rouge les limites de la zone de collecte des trente-sept communes du SIRTOM. « Voilà, ils sont quelque part là-dedans. » En bas, le maître-chien venait de s'annoncer. Il fallait maintenant lui fournir des effets des disparus, les compagnes étaient en route. « Dès qu'il fera jour l'hélicoptère volera sur zone », dit encore l'adjudant-chef pour couper le silence pesant qui s'était abattu sur le Centre. Le gendarme restait digne mais il était en pleine déroute. Quand le portable du directeur a retenti. Une « Maladie d'amour » incongrue. Il s'est connecté. « C'est Pipo », a-t-il lâché aussitôt couvrant le micro de sa main gauche. Les éboueurs étaient en

fin entrés en contact avec un détenteur de portable. En l'occurrence, le livreur de La Provence qui montait à Sault. « On est sains et saufs mais on nous a volé la benne. On est au carrefour de la D 943 et de la D 60 A, nous descendons vers Saint-Saturnin. » Les premiers mots de Pipo ont conforté l'adjudant-chef Simoncini dans son hypothèse d'un casse de DAB au camion bélier. Il a aussitôt alerté la compagnie ordonnant que des patrouilles soient envoyées vers la quinzaine de cibles potentielles. « Prudence, ils sont armés », a précisé Pipo au directeur.

Les retrouvailles ont été joyeuses. Accolades, embrassades, l'ambiance au bureau du SIRTOM a viré quand les gendarmes sont revenus en libérateurs avec Gros Dédé, Mat et Pipo. Maika a fondu en larmes, la compagnie de Mat aussi, Barsi a lâché les nerfs en sautant comme un cabri les bras en V. Pipo a commencé à faire le récit de leur aventure. « On allait s'engager sur la route de Gargas quand un gros 4x4 noir a pilé sous les phares de la benne. » Bien que très intéressé, l'adjudant-chef s'est isolé pour répondre au téléphone. « C'est l'ouvrier de la Société des Ocres de France qui vient d'alerter le 17. Il a trouvé sur le site un camion incendié et un tas de cailloux pleins de suie. Il pourrait s'agir d'une benne à ordures, chef. »

Dans le pavillon du chemin René-Char où il s'est construit avec Maika un douillet cocon, Pipo n'arrive pas à se libérer l'esprit de l'affaire. Après les heures passées à rabâcher les faits dans le bureau des Recherches, toujours en quête d'un début de commencement de piste, le ripeur est obsédé par ce qu'il a vécu. Qui étaient ces hommes? Qu'ont-ils fait avec la benne? Aucun DAB n'a été fracturé ou emporté, aucune banque, aucune entreprise n'ont été attaquées. « Le mystère de la benne à ordures reste entier », a pu titrer *Vaucluse Matin*, faisant le point des investigations huit jours après les événements. Le quotidien s'interrogeait en conclusion sur le savoir-faire des enquêteurs et glosait sur d'éventuelles complicités au sein du SIRTOM ce qui a mis Pipo en furie. « On n'est certes pas éboueur par vocation mais tous les gars qui font ce boulot, s'ils ne sont pas des prix de vertus, le font sérieusement, honnêtement, avec le sens du service. On n'a rien d'autre, ça ne se gâche pas », ne cesse-t-il de répéter à Maika qui s'est mise en congé pour soutenir sa belle-mère et désormais aider son compagnon à surmonter l'épreuve. La jeune femme acquiesce et se plonge à son tour dans la lecture de l'article. « Ces suppositions sont gratuites, le reporter n'a rien à dire, il n'est pas plus malin que les gendarmes, alors il brode. » La prof' n'a pas sa langue dans sa poche, elle juge sévèrement les journalistes qu'elle tient pour des concurrents pas assez avisés dans l'édification des esprits. Pipo marchait toujours en rond dans le salon quand son portable s'est mis à vibrer. « Y a du nouveau, rejoignez-nous à la Compagnie. » L'humeur de Simoncini n'était pas au bavardage. « Tu vois, fallait pas désespérer », a dit Maika en laissant tomber le journal pour enfile son manteau. Un quart d'heure plus tard, ils étaient dans le bureau du chef où les avaient rejoints Mat et le directeur du SIRTOM. Gros Dédé se faisait injoignable. « Le garde-champêtre de Murs a signalé la destruction d'une cabane de charbonnier dans la combe de Véroncle. La commune pré

servait soigneusement ce témoignage des activités passées. J'ai envoyé une équipe, elle a relevé des traces de roues. Le labo est formel : il s'agissait de roues identiques à celles des bennes à ordures. » Autour de lui, gendarmes et agents du SIRTOM sont restés ébahis. « La benne dans la combe, pour quoi faire ? » « On ne comprend pas. Les analyses de terrain n'ont rien révélé d'autre que les traces de pneus. Euh ! si : nous sommes convaincus que les pierres retrouvées dans la carrière des Ogres proviennent de cette ancienne cabane de charbonnier. Elles ont été transportées dans la benne incendiée. » Aux murs, les enquêteurs avaient scotché un plan, des photos de la combe et de la carrière, un relevé d'itinéraire possible entre les deux sites, ils avaient pointé aussi le lieu approximatif où avaient été déposés le chauffeur et les ripeurs, minuté les déplacements supposés, mais au plus ils accumulaient des informations, au plus le point d'interrogation en bout de tableau s'épaississait. Simoncini, se désespérait : il n'obtiendrait jamais ses galons de Major s'il n'était pas capable de trouver une logique à toute cette histoire. La directeur, Mat, Pipo et Maika ont quitté la section des recherches de la compagnie de gendarmerie en silence. Le léger mistral avait nettoyé le ciel et il flottait dans l'air comme un parfum de début de printemps avant l'heure. Le directeur a filé au SIRTOM où l'attendait une importante réunion sur les résultats positifs du tri. C'est au moment de se séparer que Mat s'est retourné vers Pipo en lui disant d'un ton grave nouveau : « C'est le trésor des Vaudois ! » Devant l'étonnement de son collègue et de son épouse, le ripeur a répété : « Ils ont trouvé le trésor des Vaudois ! » « Qu'est-ce que c'est que cette blague ? », s'est écrié Pipo. « Je redoutais cette réaction c'est pourquoi je n'en ai pas parlé devant le chef mais tout concorde. » Devant sa tranquille détermination Maika a proposé : « Si on allait boire un café, tu nous expliquerais. »

Les mains bien à plat sur la table, Maika et Pipo sucrant leur café, Mat a commencé ce récit : « Vous connaissez ma passion pour l'histoire locale. Je n'en parle pas parce qu'un éboueur n'est pas censé étudier. Moi, j'ai commencé en prison, tu le sais Pipo. Il fallait s'occuper pour ne pas devenir fou. C'est là que je me suis intéressé à la participation d'Apt à la Révolution française. » « Quel rapport avec le trésor des Vaudois ? Ce n'est pas la même époque », a coupé l'enseignante. « Certes, mais en faisant des recherches sur le 3e Bataillon de volontaires formé à Apt en avril 1793 pour défendre la Nation contre les vieilles monarchies européennes qui voulaient abattre la Révolution, j'ai découvert l'existence d'une Légion vaudoise, et c'est comme cela que je suis remonté à l'histoire de ce mouvement rattaché au protestantisme, dont la persécution a fait des milliers de morts dans nos communes. » Pipo allait d'ébahissement en stupéfaction. « Les familles vaudoises se sont installées dans le Luberon dès 1399, elles venaient du Piémont et de la région vaudoise, d'où leur appellation. Je passe sur les détails : convaincues d'hérésie elles ont été pourchassées par l'évêque d'Apt, ce qui donna lieu, en 1545, à massacres et pillages. Des villages entiers ont été exterminés. » « Et le trésor ? », questionnait Maika, trop impatiente. « J'y viens. Les Vaudois ont fui vers le Comtat Venaissin puis ont émigré un peu partout en Europe et en Afrique du sud.

L'idée s'est répandue qu'ils avaient caché un trésor avant de partir. Plusieurs équipes françaises et étrangères ont effectué des recherches à travers les siècles, elles n'ont jamais rien trouvé. » « Qu'est-ce qui te fait dire que ce trésor aurait été cette fois découvert ? », a demandé Pipo. « La cabane de charbonnier. Les recherches ont toujours porté sur les villages, dans les maisons, les châteaux, les églises, les habitats troglodytes, jamais dans les bois, la garrigue ou sur les aires charbonnières où les Vaudois se sont aussi réfugiés. Vous voyez, je n'en sais pas assez pour en parler au Major. » « Adjudant-chef, a corrigé Pipo, mais tu vas lui gagner ses galons. »

Les trois compères se sont donnés une nuit de réflexion avant de revenir vers le gendarme. Mat a filé chercher sa copine aux Fleurons, Maika s'est attaquée à la correction d'un tas de copies qu'elle avait en retard avant d'aller faire manger la mamma. Pipo s'est mis à bêcher vigoureusement le jardin pour passer ses nerfs. La nuit a été si agitée que Maika a envoyé son compagnon la finir sur le canapé. C'est là, les yeux rivés sur un vieil épisode de « Silence, ça pousse », qu'une lumière s'est allumée dans sa tête. « Les Vaudois, les Vaudois, bien sûr que j'en ai entendu parler. » Il s'est levé, a réveillé Maika. « J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! », répétait-il en tournant dans la chambre comme un fauve en cage. « Les Vaudois, il y avait un type à la bibli qui ne s'intéressait qu'à eux. » Maika était maintenant tout ouïe. « Je cherchais des enregistrements de Bécaud et à plusieurs reprises j'ai vu cet homme élégant au front dégarni dont Sandra m'a dit était un spécialiste de l'histoire des Vaudois. Il roulait les airs comme à Galway, j'aurais juré qu'il était irlandais. » « Allons voir la bibliothécaire, elle sait peut-être quelque chose », a suggéré Maika.

La Médiathèque n'est pas ouverte le jeudi matin, il a fallu attendre 14 h pour rencontrer Sandra. Auparavant, Pipo et Maika étaient passés prendre Mat. La jeune femme se souvenait très bien de cet étranger pris de passion pour les Vaudois. « Il était anglais ou quelque chose comme ça et m'a emprunté tous les livres parlant de ce mouvement. C'était un homme courtois, qui arrivait à l'ouverture et faisait la fermeture. Il prenait une foule de notes, et commandait beaucoup de photocopies. » Sandra a fouillé dans ses fiches : « Voilà, il s'appelait Martins, Bradaigh Martins. Il parlait notre langue avec un accent rocailleux. » Le trio n'a pas demandé à consulter la liste des ouvrages consultés, la bibliothécaire a été invitée à mettre la fiche de côté pour le chef Simoncini qui ne manquerait pas de venir l'interroger.

Bradaigh Martins, descendant d'une famille vaudoise qui émigra, fait rarissime, en Irlande, a été appréhendé par Interpol sur commission rogatoire du parquet saisi par l'adjudant-chef Simoncini. Le trésor a été retrouvé intact dans son manoir de Spiddal, aux portes du Connemara. Des pièces, des bijoux de toutes sortes, de petits bibelots précieux, et de l'or, beaucoup d'or qu'il présentait comme un héritage avant de tout avouer. Lorsque l'affaire sera close le trésor reviendra sans doute à un musée. Le MuCEM de Marseille a déjà fait connaître son intérêt pour la collection. Mais il ira plutôt au Musée d'histoire et d'archéologie du pays d'Apt, le maire et les élus en ont fait la promesse en remet

tant officiellement la médaille d'honneur de la ville aux trois éboueurs, Gros Dédé, Mat et Pipo, surnommés par leurs collègues depuis la résolution de l'affaire : les rieurs flingueurs.

Fabienne MARAIS

RIPEUR SUR LA VILLE

Cela fait déjà une semaine que je suis arrivé à Wanaga, petit village au sud de Hobart, aux confins de la Tasmanie. La fournaise qui y règne chaque jour fait fondre toute initiative. Seule l'humidité de l'aube me laisse un peu de répit et j'en profite alors pour me rendre à pied, dès les premières lueurs, près d'un récif de corail, au bord d'une des nombreuses lagunes environnantes. Là, je m'assois sur le sable blanc et reste ainsi plusieurs heures à admirer le ressac jusqu'à ce que les morsures du soleil m'imposent de regagner la modeste habitation isolée qu'ont accepté de me louer, pour un loyer dérisoire, une famille de pêcheurs locaux. Cabane améliorée, elle n'est équipée que du strict minimum et dépourvue d'électricité. Le soir, j'ai pris l'habitude de cuisiner sur un réchaud à gaz à la lueur d'une bougie, compagne vacillante qui, comme moi, cède rapidement à la fatigue, et, tandis que je regagne ma couche, finit par se noyer dans son fluide. Entendons nous bien, je ne me déssole pas de cette situation, bien au contraire, je l'ai voulue. J'avais besoin de me retrouver seul, loin du monde, après la disparition d'un être qui m'était cher, Magomet IBRAMEV. Ce nom vous dit sûrement quelque chose puisque dernièrement la presse nationale s'est fait largement l'écho de sa disparition récente, aussi brutale que tragique.

J'avais fait sa connaissance seulement six mois auparavant, juste au moment de mon installation dans le sud de la France, en Provence. Ce soir là, je m'étais réfugié dans un petit restaurant de fruits de mer afin de récupérer d'une dure journée consacrée à monter les cartons et les rares meubles qui allaient constituer mon nouvel intérieur dans ce studio sombre que j'avais dégagé, au premier étage d'un immeuble du centre-ville. Sans doute avait-il remarqué la présence d'une tête inconnue, lui qui était un habitué du lieu et, intrigué, n'avait pas résisté aux sollicitations de sa curiosité. Quoi qu'il en soit, alors que je finissais de me battre avec mes dernières crevettes, il était venu à ma hauteur puis avait attiré une chaise et, sans même demander la permission, s'était assis : « T'aurais dû commander le homard, c'est la spécialité de la maison ». N'étant pas d'un naturel très sociable, je lui aurais volontiers demandé de dégager mais Magomet n'était pas vraiment le genre de gars que l'on pouvait se permettre de froisser. Physiquement, il était impressionnant : très grand, massif, des cheveux raz et rares, un visage carré barré d'un nez épais à l'arête abimée, des traits irréguliers, un cou énorme. Mais se sont surtout ses yeux d'une froideur sibérienne et ses épaules démesurément larges qui forçaient le respect. Bien que parlant parfaitement notre langue, un accent prononcé du Caucase accentuait son aspect de rudesse. Autant de caractéristiques qui n'invitaient pas forcément à la communication, d'autant plus qu'il souffrait d'un tic buccal des plus surprenants, une espèce de chuintement bruyant qui terminait systématiquement ses phrases. Pourtant, lorsque que l'on se donnait la peine de faire sa connaissance, on mesurait la perfidie des apparences. Son physique trompeur ne laissait en effet rien transparaître de sa bonhomie. Colosse affable,



et semble-t-il quelque peu alcoolisé ce soir là, il avait commencé à me raconter sa vie.

Réfugié politique d'origine Ingouche, il avait été en première ligne dès les prémices de la guerre en Tchétchénie à la fin des années 90, assurant le transport en camion des troupes rebelles sur des routes sinueuses jusqu'aux zones de combat les plus sensibles. Identifié comme tel par les services secrets de l'armée russe, il avait dû quitter précipitamment le pays par peur des représailles sur les membres de sa famille. Il bénissait la France de l'avoir alors accueilli. Très vite, il avait trouvé un travail alliant son intérêt pour les armes et sa passion dévorante pour les camions : transporteur de fonds. Aussi surprenant que cela puisse paraître, plus encore que le port de l'uniforme et celui d'une arme de poing, c'était bien le fait d'être au volant d'un véhicule de plus de cinq tonnes qui le comblait littéralement. En la matière, comme je l'apprendrais plus tard, il était une véritablement référence encyclopédique ; rien ne lui était étranger dans le domaine du camionnage. Il en parlait avec une telle passion qu'on oscillait entre l'étonnement et la consternation. Et bien sûr, j'avais opté pour la première option, l'écoutant religieusement pendant un long moment tandis que les serveurs continuaient d'approvisionner les clients en plats iodés. Il avait toutefois marqué une pause salvatrice au cours de laquelle, répondant à ses interrogations, je lui avais confirmé, comme il s'en doutait, que j'étais nouveau dans la région. Me laissant aller à mon tour à des confidences, je lui avais annoncé que je venais d'être embauché par le SIRTOM du coin en qualité de ripeur. Interloqué, il m'avait alors dévisagé, s'exclamant bruyamment avec son chuintement caractéristique que je n'avais ni l'âge, ni la dégaine d'égrainer des couplets pseudo-subversifs. Ne sachant pas trop s'il faisait de l'humour, j'avais rectifié lui expliquant avec un grand sérieux que je n'étais pas ripeur, mais bien ripeur, chargé de collecter les déchets. Mais c'est lorsque je lui avais précisé que j'allais être le chauffeur du camion-benne que j'étais littéralement passé aux yeux de Magomet du statut de curiosité à celui d'un être digne d'un réel intérêt. Quelques heures plus tard, en sortant du restaurant, nous étions les meilleurs amis du monde. Il m'avait assuré que je pouvais compter sur lui et griffonné son numéro sur un vieux ticket de bus avant de me faire promettre, en désignant l'enseigne du resto, de partager dès que l'occasion se présenterait son fameux homard. Pourquoi pas ? avais-je pensé tout bas puisque contrairement à ce qu'avait voulu nous faire croire une célèbre affaire judiciaire, je savais que le homard ne tue pas.

Je suis de ceux qui croient à l'influence du hasard sur l'existence. Le fait de se trouver un certain jour, à un certain moment, à un certain endroit peut totalement bouleverser la trajectoire d'une vie que l'on pensait toute tracée. Ainsi, un cumul de circonstances m'avait donné l'occasion de rencontrer à mon arrivée dans le sud de la France, un Caucasien atypique affublé d'un tic buccal, passionné de poids-lourds. Sans pouvoir vraiment l'expliquer, je sentais que je ne devais pas négliger cette rencontre improbable. Aussi, dès le week-end suivant, profitant d'un passage dans un cyber-café,

j'avais composé le numéro de Magomet. Il avait eu un peu de mal à me remettre mais dès que je m'étais désigné comme étant le chauffeur du camion-benne, sa mémoire s'était comme reconnectée. Une heure plus tard, nous étions attablés autour d'un verre, discutant de tout et de rien. Puis le sujet était revenu sur nos professions respectives, et j'en avais profité pour mettre en valeur la mienne qui reste malheureusement, encore à l'heure actuelle, souvent considérée comme un sot-métier. Bien sûr, ce n'était pas une vocation. Pourtant, en repensant à ce qui m'avait conduit à embrasser cette drôle de profession, je m'étais revu enfant - et ce fût d'ailleurs délicieusement régressif - tenant la main de ma mère tôt le matin dans les rues de la capitale. Dépourvus de moyen de locomotion, nous n'avions d'autres choix que de partir aux aurores pour rejoindre, moi mon école primaire et elle son lieu de travail, situés dans le secteur de la place de l'Etoile. Ce cheminement matinal était autant d'occasions d'observer le réveil d'une grande ville à la lumière des gyrophares orange des camions-poubelles et au son qu'ils produisaient lorsqu'ils enclenchaient la marche arrière (bip bip...). Du haut de mes 6 ans, ce spectacle me fascinait d'autant plus que nous croisions systématiquement les mêmes éboueurs dont l'un m'était particulièrement sympathique. Avec sa barbe épaisse et ses cheveux longs ébouriffés, il ressemblait à mes yeux à un célèbre acteur américain... : Chewbacca ! Il n'avait pas son pareil pour remettre régulièrement à leurs places les automobilistes mécontents d'être ralentis par le ramassage des conteneurs. Autant dire que je débutais tous les matins de la semaine par un spectacle permanent mettant en scène ce que l'on pouvait considérer, au vu de la dénomination des lieux et du caractère irascible de mon héros, comme la « guerre de l'Etoile ». Ce n'est que bien plus tard que j'ai pris conscience de l'intérêt de ce métier en termes de salubrité publique au sein d'une société de consommation dont les membres ne se sentent malheureusement pas toujours concernés par le devenir de leurs déchets. C'est ce que je m'évertuais à faire admettre à Magomet qui était, comme beaucoup d'ailleurs, étranger à cette problématique. Sur ma lancée, je lui avais exposé l'intérêt du tri sélectif qui permet de préserver les ressources naturelles de la planète en réduisant la quantité de déchets accumulés ou la pollution dégagée par leur incinération. J'avais même poussé le vice jusqu'à décliner un cours magistral sur les différents types de poubelles : jaune, pour le plastique et les métaux, bleue pour le papier et le carton, verte pour le verre, noire pour les déchets organiques et grise pour les déchets ne pouvant être recyclés. Mais ce qui intéressait surtout Magomet, c'était le type de camion-benne qui était mis à ma disposition. Trop heureux d'avoir trouvé une oreille attentive, je lui avais confié avoir commencé ma carrière sur un Mercedes SK 2040, puis sur un Renault Prénium 200.19 pour, ô consécration, finir par effectuer mes tournées matinales à bord d'un splendide Volvo FMX de 26 tonnes d'une contenance de 22 m³, avec essieux 6X2 et lève-conteneurs sécurisé. Ne voulant pas demeurer en reste, il m'avait à son tour vanté les mérites de son Vario 815D blindé par superposition de plaques d'acier trempé et de matériaux balistiques en composite, d'un poids de 6 tonnes, équipé de vitres



pare-balles d'une épaisseur de 10 mm, pouvant rouler avec les pneus crevés jusqu'à une vitesse de 40 km/h !

Les jours, puis les mois sont passés et une réelle amitié a commencé à me lier à Magomet. Nous nous retrouvions régulièrement, souvent autour d'un bon repas, lui qui était un grand amateur de protéines animales. De culture musulmane, il ne consommait pas de porc mais était toutefois un peu à « contre-Coran », raillant les tenants barbus de l'islam radical qui tentaient de camoufler leur pomme de la tentation sous une imposante pilosité faciale. Lui, au contraire, bon vivant, résistait à tout, ... sauf à la tentation. Après quelques hésitations, il avait donc osé me demander s'il était envisageable qu'il prenne le volant, ne serait-ce qu'une heure, de mon Volvo FMX. Pensant l'impressionner, j'avais alors cité la célèbre phrase de Léon Tolstoï « Tout vient à point à qui sait attendre ». Mal m'en avait pris, j'avais oublié que Magomet, ex-rebelle, ne portait pas dans son cœur les Russes, fussent-ils des icônes de la littérature. Pour me faire pardonner, je lui avais proposé de lui laisser le volant lors de ma tournée, la semaine suivante, à l'occasion de l'absence de mon supérieur hiérarchique au SIRTOM. Mais ça tombait mal (encore le hasard), cette semaine était justement la période de Noël, celle où il devait convoier les plus gros transferts de fonds de l'année. Il avait jeté l'éponge ... mais pas trop loin.

Juste après le nouvel an, il m'avait recontacté. Il tenait absolument à commencer l'année en ajoutant à la liste des nombreux véhicules imposant qu'il avait jusqu'alors eu la joie de conduire mon fameux ca-

mion-benne. Après quelques tergiversations, nous avions convenu qu'il passerait me chercher le mercredi suivant à 03h30, avec son Vario blindé, à l'insu bien évidemment de ses coéquipiers, qu'il ne récupérerait que plus tard dans la matinée. Tout ça n'était certainement pas conforme aux strictes consignes de sécurité inhérentes aux transports de fonds mais de mon côté, j'allais également prendre le risque de lui confier mon véhicule de travail alors que je n'occupais mon poste que depuis quelques mois. Aux dates et heures convenues, Magomet était là, impatient de se rendre, comme il disait avec un brin d'humour, sur le domaine du « seigneur TOM », où étaient stationnés les 8 camions de collecte. Le SIRTOM en question était à un trait de flèche de mon studio. Lorsque nous sommes arrivés, il était désert. Comme pour honorer notre présence, la neige tombait à gros flocons, cristaux blancs qui me faisaient penser à autant de kamikazes se sacrifiant pour un voyage sans retour. Par politesse, j'avais fait visiter les installations à mon invité de marque, fier de lui servir de guide dans la salle de commande avant de le conduire dans l'antre de l'incinérateur de la communauté d'agglomérations qui tournait 24H00 sur 24. La chaleur étouffante qui y régnait contrastait avec le froid glacial de l'extérieur, de sorte qu'on s'y était attardés pour observer la crémation des déchets dans le four à rouleaux supportant les 850 degrés. Téméraire, Magomet m'avait rejoint sur la passerelle derrière les barrières de sécurité pour admirer ce spectacle.

C'est à ce moment précis que je l'ai poussé dans le vide.

Sans doute trop surpris, il n'a pas réagi et n'a émis que son chuintement avant de s'écraser lourdement parmi les immondices dans l'attente de finir en cendres et fumée. Eh oui, c'est la dure réalité du recyclage, le papier peut avoir jusqu'à 5 vies, Magomet n'en avait qu'une ! J'ai récupéré son blouson qu'il avait accroché à l'entrée de l'incinérateur et pris possession des clefs de son fourgon qui se trouvaient dans la poche intérieure. J'ai pris la direction des calanques de Marseille, et rejoint un endroit totalement isolé surplombant la mer. J'ai soulagé le véhicule de l'importante somme d'argent qui se trouvait à l'intérieur avant de le projeter dans les eaux agitées. Calmement, j'ai regagné ma modeste Golf que j'avais la veille stationnée à proximité, puis je me suis rendu à l'aéroport afin d'emprunter un vol à destination du bout du monde.

Magomet IBRAMEV était en effet un ami très cher. Il m'a rapporté 3 millions d'euros. Les limiers de la police le considèrent comme un émule de Toni MUSULIN, auteur du vol du contenu de son fourgon blindé. Ils le recherchent sur tout le territoire et Interpol a saisi les services russes pensant qu'il pourrait avoir fui avec le pactole dans son pays d'origine.

Quant à moi, bien évidemment, je n'ai jamais été ripeur. Je suis, selon la définition des criminologues, un PREDATEUR. Depuis mes 16 ans, âge à partir duquel j'ai pris conscience de l'importance de l'argent, je vais de ville en ville à la recherche de proies naïves présentant une faiblesse évidente. En ce qui concerne Magomet, c'était sa passion puérile pour les gros culs. Je me suis tout simplement engouffré dans la brèche, me contentant d'effectuer de discrets repérages au SIRTOM et de me documenter sur Internet pour lui parler avec exactitude de mon prétendu métier.

Mais ça n'a pas été vain puisque j'ai fini par prendre conscience de l'intérêt du tri sélectif pour la planète. C'est promis, lorsque je m'installerai à Miami dans une superbe villa avec piscine, j'appliquerai à la lettre les consignes locales en la matière.

En attendant, je me suis mis au vert sous le climat de la Tasmanie dans le cas où, malgré mes précautions, quelqu'un parviendrait à mettre au jour ce que je considère être comme mon meilleur coup. Et tous les matins, assis sur le sable, je ne me lasse pas d'admirer le va et vient des vagues qui s'étendent sur la plage en produisant un son délicieux. Ce son qui me rappelle inmanquablement le chuintement de Magomet.

Et alors, je ne peux m'empêcher de sourire.

Emmanuel ROUX
Illustrations : Thomas ROUX

Concours de nouvelles Les Ripeurs Flingueurs

800€ à gagner
avant le 25 février 2015
Rejoignez nous sur www.sirtom-apt.fr

La gazette du SIRTOM est une publication du SIRTOM de la région d'Apt
B.P 99 Quartier Salignan
84403 Apt cedex
ISSN - 2112 - 6755

Directeur de la publication
Lucien Aubert

Comité de rédaction
Isabelle Jean
Sébastien Gils

tél : 04 90 04 80 21
fax : 04 90 04 66 25
contact@sirtom-apt.fr
site : www.sirtom-apt.fr

Participation financière



APT - 04.90.04.03.95

lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	samedi	dimanche
8h -12h 14h -17h	8h -12h 14h -17h	8h -12h 14h -17h	- 14h -17h	8h -12h 14h -17h	8h -12h 14h -17h	fermé

COUSTELLET - 04.32.52.00.98

lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	samedi	dimanche
8h -12h 14h -17h	fermé	8h -12h 14h -17h	8h -12h 14h -17h	8h -12h 14h -17h	8h -12h 14h -17h	fermé

SAULT - 06.98.93.57.49

lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	samedi	dimanche
9h - 13h -	fermé	- 14h - 17h	fermé	9h - 13h -	9h -12h 14h -17h	fermé

VIENS - 04.90.76.52.92

lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	samedi	dimanche
fermé	8h - 12h -	8h - 12h -	8h - 12h -	8h - 12h -	- 13h -17h	fermé

DÉCHETTERIES